

1.2. LES PROPHÈTES ÉCRIVAINS

Nous l'avons précédemment écrit, les chrétiens, en même temps qu'ils changeaient le nom, le sens et la portée de la Bible hébraïque, en modifièrent aussi l'ordonnancement. Cette partie de leurs livres saints que les juifs nommaient *Nebi'im* — mot que nous traduisons par *Prophètes* — était séparée en deux parts respectivement appelées *Prophètes antérieurs* et *Prophètes postérieurs*.

Dans les bibles chrétiennes, les Prophètes antérieurs comprennent des livres que l'on a appelés Livres historiques ; il convient de comprendre que cette épithète devrait être prise avec des pincettes historico-critiques, car bon nombre des événements qui y sont racontés furent rédigés bien des siècles après les époques où ils seraient prétendument survenus. Il s'agit des livres de *Josué*, des *Juges*, de *Samuel (I et II)* et des *Rois (I et II)*. Ils portent sur l'histoire du peuple hébreu depuis son entrée en Canaan : la conquête du pays, la recherche d'un mode de gouvernance des tribus hébraïques, l'institution de la royauté, le schisme, la défaite des royaumes d'Israël et de Juda aux mains des armées assyrienne et babylonienne, et enfin l'exil.

Les Prophètes postérieurs comprennent (en gros) les livres que les chrétiens classent sous le titre de Livres prophétiques. C'est d'eux dont nous traiterons maintenant. Ces livres prophétiques sont caractérisés par le fait que la tradition leur associe les noms de personnages qui en auraient été les auteurs. Il serait néanmoins imprudent de conclure à partir de cette attribution que les livres associés à ces prophètes furent intégralement rédigés par ces derniers. La conclusion inverse, voulant qu'aucun de ces écrits — ou aucune de leurs parties — ne doive être attribué à ces personnages, serait à son tour tout autant erronée. Il faut juger au cas par cas.

La plupart de ces livres prophétiques ont été reçus comme canoniques par les grandes traditions religieuses juive, orthodoxe, catholique et protestante. Il existe néanmoins quelques rares exceptions de livres prophétiques qui, en partie ou en totalité, ne sont pas considérés comme canoniques par l'ensemble des confessions chrétiennes et juives. Par exemple, le *Livre de Daniel* comporte deux chapitres intitulés *Histoire de Suzanne et Daniel et les prêtres de Bel* (ou *Daniel et le Dragon*), que les juifs et les protestants considèrent comme non canoniques parce qu'on n'en connaît que des traductions en grec, alors que la source hébraïque d'où émanent ces traductions semble avoir été perdue. Mais, en revanche, tous s'entendent pour accepter la

canonicité des douze premiers chapitres de ce livre. Cependant, plutôt que d'être placé parmi les Livres prophétiques comme le font la Septante, la Vulgate et les bibles catholiques, le livre de Daniel est classé par les juifs et les protestants parmi les Kethoubîm (les *Écrits*), qui constituent la troisième partie de la TaNaK, la Bible hébraïque.

Par ailleurs, il existe un *Livre de Baruch*, qui n'est considéré comme canonique ni par les juifs ni par les protestants. Les catholiques le comptent parmi les écrits deutérocanoniques, et, comme ce livre appartient à la traduction des Septante, les orthodoxes lui accordent une canonicité sans réserves. La Bible de Jérusalem le place parmi les Livres prophétiques après les livres de Jérémie et des Lamentations, tandis que la TOB, la Traduction œcuménique de la Bible, le met dans sa dernière section, où sont regroupés les écrits deutérocanoniques. Il en est de même dans la traduction de la Bible publiée dans la collection de la Pléiade sous la direction de l'orientaliste français Édouard Dhorme.

Le *Livre des Lamentations*, comme nous venons de le mentionner, est placé dans la Bible de Jérusalem à la suite du livre de Jérémie. Une longue tradition, qui prend sa source dans la Septante et la Vulgate, voulait que Jérémie en soit l'auteur. C'est une opinion que la critique actuelle met en doute. La Bible hébraïque, les

bibles protestantes la TOB et la traduction de la Pléiade, placent ce livre parmi les cinq rouleaux (les Megilloth) qui appartiennent au troisième groupe des textes bibliques : les Kethoubîm.

Enfin, il existe une *Lettre de Jérémie* que l'on chercherait en vain dans la Bible de Jérusalem. En revanche, on la trouve dans la TOB et dans la traduction d'Édouard Dhorme. Bien que certains Pères de l'Église la considéraient comme canonique, Jérôme était d'un avis contraire et ne se donna pas la peine de la traduire du texte grec, se contentant d'adjoindre à la Vulgate une traduction latine antérieure. Il semble que le texte de cette Lettre, que l'on trouve dans la Septante à la suite des *Lamentations* et du *Livre de Baruch*, aurait été directement rédigé en grec. C'est à partir de cette version que la TOB et la Pléiade ont exécuté leurs traductions. Certains passages paraphrasent des extraits reconnus d'Isaïe et de Jérémie, mais, par ailleurs, divers indices obligent à conclure que cette Lettre aurait été rédigée vers le 1^{er} siècle avant notre ère. L'ironie avec laquelle l'auteur se moque des idoles étrangères ne manque pas d'un indéniable piquant.

La *Lettre de Jérémie* est un exemple de ce que l'on a appelé des textes pseudépigraphes, c'est-à-dire des écrits dont les auteurs se sont drapés dans le prestigieux manteau de personnages dont la renommée était reconnue par la tradition. Il existe d'autres textes

apocryphes de ce type, comme, pour ne citer que ceux-là, *l'Apocalypse syriaque de Baruch*, les *Paralipomènes de Jérémie* et *l'Apocalypse d'Élie*, dont nous avons précédemment parlé.

Les écrits des prophètes postérieurs

Les chrétiens, en même temps qu'ils changeaient le nom, le sens et la portée de la TaNaK, en modifièrent aussi l'ordonnancement. Les Prophètes antérieurs des Hébreux devinrent une partie des livres historiques (ou prétendus tels) des bibles chrétiennes auxquels seront joints quelques livres que les juifs avaient antérieurement placés parmi les Kethoubîm (Les Écrits). Les Prophètes postérieurs de la TaNaK devinrent les Livres des Prophètes des bibles chrétiennes.

On partage les œuvres qui sont placées dans cette partie de la Bible en deux parts, l'une consacrée à ceux que l'on nomme les quatre grands prophètes : Isaïe, Jérémie, Ézéchiël et Daniel, et l'autre les douze petits : Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habaquq, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie.

ISAÏE

Son nom se dit en hébreu Yeshayahou, mot qui signifie *YaHWeH est mon salut*. Ce nom apparaît à vingt-cinq reprises dans le Nouveau Testament sous la forme grecque Êsaïas, qui fut en français respectivement translittéré en Isaïe ou Ésaïe par les traducteurs catholiques ou protestants. On peut rapprocher le nom de Yeshayahou de Yehosoua (Josué), de Hoshéa (Osée) et de Yéshoua (Jésus).

Pendant longtemps les traditions juive et chrétienne — à de rares exceptions près — s’entendirent pour enseigner qu’il fallait attribuer la rédaction du *Livre d’Isaïe* à un seul et même auteur, qui aurait vécu dans le royaume de Juda au VIII^e siècle avant notre ère. En 1775, des exégètes allemands (J. C. Döderlein et Johann Gottfried Eichhorn) décelaient dans les chapitres 40 à 55 de ce livre une brusque rupture d’avec les chapitres précédents, qui rendait difficile l’attribution de ces deux parties à un même auteur.

Depuis de nombreux travaux, y compris des études lexicostatistiques accomplies par ordinateur, sont venus confirmer cette hypothèse. Bien plus, on a depuis découvert dans les chapitres 56 à 66, les derniers du livre, la trace d’une troisième main qui aurait écrit après le retour du peuple judéen de son exil à Babylone. C’est pourquoi les exégètes actuels attribuent la rédaction de ce livre à au moins trois rédacteurs auxquels on a donné les noms respectifs de

Proto-Isaïe (chap. 1 – 39), Deutéro-Isaïe (chap. 40 – 55) et Trito-Isaïe (chap. 56 – 66). (Rappelons que les mots *protos*, *deuteros* et *tritos* signifient respectivement en grec *premier*, *deuxième* et *troisième*.) Bien que les chapitres 1 à 39 aient été ultérieurement truffés de nombreuses additions, on pense que le Proto-Isaïe pourrait en gros être assimilé à ce prophète du VIII^e siècle avant notre ère auquel la tradition avait donné le nom d'Isaïe.

Cette thèse de la tripartition du *Livre d'Isaïe* fut en France répandue en particulier par l'abbé Jean Steinmann, excellent exégète qui travaillait en un temps où il ne faisait pas bon dans l'Église catholique de défendre des idées qui s'écartaient tant soit peu des opinions officiellement stratifiées par la tradition. Pour sa part, le grand dramaturge et poète Paul Claudel pratiquait une exégèse toute personnelle fort échevelée. Parce qu'il avait, prétendument, « dépecé » Isaïe pour en faire trois prophètes et trois auteurs distincts, Claudel avait affublé Steinmann du sobriquet de Jack l'Éventreur. « Je suis poète, moi, disait-il, et je sais que le *Livre d'Isaïe* est sorti d'une même main. » En vérité, il n'en était rien. Comme en témoigne la remarquable traduction de la trilogie d'Eschyle qu'il nous a donnée, Claudel possédait certes une excellente connaissance du grec, auquel tout collégien de France s'était à son époque frotté, mais il ignorait l'hébreu et il

était incapable de discerner la disparité des allusions historiques dont ce livre est parsemé, et encore moins la disparité des styles qui y apparaissent. Imagine-t-on un texte qui serait formé par le regroupement d'inédits de Froissart, de Montaigne et de Pascal ? Un lecteur averti y décèlerait sans peine une diversité de sources. À l'opposé de Claudel, « Jack l'Éventreur » Steinmann possédait les connaissances qui permettaient d'opérer un tel discernement.

La période active du Proto-Isaïe, interrompue à diverses reprises, se serait étendue sur quelque quarante ans à partir des environs de ~740 sous les règnes d'Achaz et d'Ézéchias, rois de Juda. C'est l'époque où le royaume assyrien, situé au nord-est de la Mésopotamie, reprend son expansion. Au nord, le royaume de l'Ourartou, ancêtre de la future Arménie, est annexé, à l'ouest les rois de Babylone sont détrônés, la Syrie soumise et le royaume d'Israël conquis, Samarie, sa capitale occupée, sa population déportée et remplacée par des colons étrangers. Le petit royaume de Juda se retrouve coincé entre deux puissances étrangères, l'Égypte et l'Assyrie, qui menacent de choisir son territoire comme champ de bataille. C'est dans cette inquiétante atmosphère que se déroule la mission prophétique du premier Isaïe. Ses conseils, que les rois de Juda dans leur témérité sont constamment tentés d'enfreindre, consistent à ne pas

se compromettre à l'égard de l'un ou l'autre de ces menaçants voisins, tout en payant à l'Assyrie le plus puissant des deux empires, un lourd tribut qui lui permettra d'échapper durant plus d'un siècle au sort funeste qui avait anéanti le royaume du Nord. On croit que le prophète était issu de la classe dirigeante — ultérieurement, la tradition rabbinique prétendra qu'il était apparenté à la famille royale —, il était donc tout désigné pour s'intéresser aux affaires publiques qui agitaient le petit royaume judéen et pour mettre au service de l'État les oracles de YaHWeH dont il se sentait le dépositaire.

Le sixième chapitre du *Livre d'Isaïe* nous raconte l'extase mystique au cours de laquelle se déroula l'ardente et terrifiante vision où YaHWeH l'appelle à devenir son prophète en avertissant le peuple de Juda des malheurs qui pèsent sur lui.

Il se préoccupe non seulement des questions politiques, mais il réproche aussi les injustices dont la société se rend coupable. Bien avant l'enseignement de Jésus qui dénonçait les scribes et les pharisiens hypocrites qui acquittent la dîme de la menthe, du fenouil et du cumin, mais négligent les points les plus graves de la Loi : la justice, la miséricorde et la bonne foi, dans un langage puissant Isaïe dénonce, au nom du Seigneur, les vaines manifestations de piété des

bigots, alors que sont ignorées les souffrances et bafoués les droits des faibles et des misérables.

Que m'importe l'abondance de vos sacrifices, dit YaHWeH ? Je suis rassasié des holocaustes de béliers et de la graisse des veaux. Au sang des taureaux, des agneaux et des boucs, je ne prends pas plaisir. Quand vous venez vous présenter devant moi, qui vous a demandé de fouler mes parvis ? N'apportez plus d'oblations vaines : c'est pour moi une fumée insupportable ! Néoménie, sabbat, assemblée, je ne supporte plus ces fausses solennités. Mon âme hait vos fêtes et vos rencontres ; ce sont des fardeaux que je suis las de porter. Quand vous étendez vos mains, je détourne les yeux ; vous avez beau multiplier vos prières, je n'écoute pas. Vos mains sont pleines de sang : lavez-vous et purifiez-vous ! Ôtez de ma vue vos actes malicieux ! Cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien. Recherchez la justice, arrêtez le violent, rendez son dû à l'orphelin, prenez la défense de la veuve. (Isaïe, 1, 11 – 17)

À travers un lyrisme frémissant, le prophète souffle tour à tour le chaud et le froid sur le peuple de Judée et sur ses élites.

Malheur à ceux qui tirent sur la faute avec les cordes de la tromperie et sur le péché comme avec le trait du chariot. [...] C'est pourquoi, de même que la langue de feu dévore la paille et que le foin enflammé s'affaisse, leur racine deviendra comme de la pourriture, et leur fleur s'élèvera comme de la poudre, car ils ont dédaigné la loi de YaHWeH des armées et ils ont méprisé l'injonction du Saint d'Israël. C'est pourquoi s'est enflammée la colère de YaHWeh contre son peuple. Il a étendu la main contre lui et l'a frappé. Les montagnes ont tremblé et leurs cadavres ont été comme de la fange au milieu des rues. [...] Il arrivera en ces

jours-là que YaHWeH sifflera les mouches qui sont à l'extrémité des fleuves d'Égypte et les abeilles qui sont au pays d'Assour. Elles viendront et se poseront dans les torrents des ravins et dans les fentes des rochers et sur tous les buissons. [...] Il arrivera en ces jours-là que là où croissaient en abondance des vignes de grande valeur ne poussera plus que ronces et épines. (*Isaïe*, 5, 18, 24 – 25 ; 7, 18 – 19, 23)

Mais devant le découragement d'Achaz, prêt à abandonner le trône de Juda à des mains étrangères, Isaïe rappelle une antique promesse faite à David suivant laquelle sa descendance continuerait à jamais à régner sur le peuple choisi. C'est pourquoi il écrit :

C'est pourquoi le Seigneur lui-même vous donnera un signe : voici que la jeune femme [il s'agit de l'épouse du roi Achaz] est enceinte et qu'elle enfantera un fils. On lui donnera le nom d'Emmanuel [qui signifie en hébreu : *Dieu est avec nous*]. (*Isaïe*, 7, 13 – 14)

Nous verrons comment à la suite d'un contresens de la traduction des Septante les apologistes chrétiens verront dans ce texte la promesse de la vocation messianique de Jésus et de la conception virginale de sa mère Marie.

Si l'on en croit le *II^e Livre des Rois* (16, 1 – 20), Achaz régna sur Juda durant seize ans. Mais, à l'encontre de son ancêtre David, il ne fit pas ce qui était agréable aux yeux de YaHWeH : il sacrifia au feu son fils, selon les abominables coutumes des peuples que le Seigneur avait chassé du pays de Canaan. Il offrit des sacrifices

et brûla de l'encens sur les hauts lieux, sur les collines et sous tout arbre verdoyant. Il dépouilla de leurs trésors le temple de Jérusalem et la maison royale au profit du souverain d'Assyrie. Devant l'indifférence du roi envers ses oracles, ses conseils et ses objurgations, Isaïe se retira dans la solitude, où il approfondit ses réflexions et regroupa quelques disciples. Puis vint le jour où le roi se coucha avec ses pères, autrement dit, il mourut. On l'enterra dans la cité de David et son fils Ézéchias lui succéda. C'était en l'an 727 avant notre ère.

Les *II^e Livre des Rois* (chap. 18 à 20) et des *Chroniques* (chap. 29 à 32), ainsi que le *Livre d'Isaïe* (chap. 36 à 39), décrivent Ézéchias comme un roi vertueux et fidèle à YaHWeH. Il introduisit des réformes religieuses telles que la suppression des hauts lieux et la réunification du culte sacrificiel au Temple de Jérusalem, ce qui rendit à Isaïe la liberté d'exprimer sa pensée. Mais, bientôt, la politique extérieure du roi s'éloigna des judicieux conseils du prophète.

S'engageant sur des voies hasardeuses qui avaient conduit à la conquête du royaume du Nord par les troupes d'Assour, Ézéchias profita de la mort du roi Sargon II, brutalement tué dans une embuscade en ~705), pour cesser de payer le tribut que ses prédécesseurs assuraient à l'Assyrie et se rapprocha

de l'Égypte. L'accession au trône de Sennachérib, le fils et successeur de Sargon, ne se fit pas sans turbulences. Plusieurs provinces de l'empire assyrien tentèrent de secouer la lourde autorité de Ninive. Les troupes assyriennes parvinrent néanmoins à reprendre le contrôle de Babylone et des provinces de la Syro-Phénicie, y compris du royaume naguère conquis d'Israël. Sennachérib envahit alors Juda, déporta les populations des campagnes, puis encercla la ville de Jérusalem (~701). Prévoyant un long siège, Ézéchias avait fait construire des fortifications et creuser un tunnel afin d'assurer l'approvisionnement en eau de la ville. Contre toute attente, les troupes assyriennes furent incapables d'envahir la ville et Sennachérib dut repartir vers Ninive, sa capitale. Dans des termes semblables le *Livre d'Isaïe* (37, 32 – 37) et le *I^{er} Livre des Rois* (19, 32 – 36) — la pratique du *copié-collé* existait déjà en ces temps lointains — racontent ces événements.

Voici donc ce que dit YaHWeH sur le roi d'Assyrie. Il n'entrera pas dans cette ville, il n'y lancera pas une flèche, il n'opposera pas de bouclier contre elle, il n'y entassera pas de remblai. Par la route qui l'amena, il s'en retournera, il n'entrera pas dans cette ville, oracle de YaHWeH. Je protégerai cette ville et la sauverai à cause de moi et de mon serviteur David [*ancêtre d'Ézéchias*]. Cette même nuit, l'ange de YaHWeH sortit et frappa dans le camp assyrien 185 000 hommes. Le matin, au réveil, ce n'étaient plus que des cadavres. Sennachérib leva le camp et partit vers Ninive.

Désireux d'expliquer de manière rationnelle ce retrait et cette mortalité massive, les historiens ont tenté de puiser à d'autres sources. Dans l'état actuel des fouilles et du déchiffrement des tablettes cunéiformes recueillies, les archives assyriennes sont jusqu'ici demeurées muettes à ce propos. Dans ses *Enquêtes* (II, 141), l'historien grec Hérodote transporte la scène aux frontières de l'Égypte. On sait que dans cette guerre Juda était appuyé par l'Égypte et par les troupes du pays de Kouch, territoire qui correspondait à la Nubie et au Soudan actuels. Si l'on en croit Hérodote, à cette époque régnait sur l'Égypte un pharaon issu de la classe sacerdotale nommé Séthos qui, en leur enlevant des privilèges précédemment acquis, s'était aliéné l'appui des militaires. Quand le souverain voulut s'opposer à l'avance des troupes assyriennes, il ne trouva plus pour l'appuyer que des commerçants, des artisans et des boutiquiers. Inquiet, il entra dans un temple, afin d'y implorer la protection divine. Il s'endormit et, dans un songe, le dieu lui apparut l'assurant qu'il trouverait en temps et lieu une vaste armée de défenseurs. Entouré de volontaires, il se porta aux frontières de l'Égypte. Quand les ennemis se présentèrent, durant la nuit des rats en grand nombre envahirent le camp assyrien rongant les carquois, les arcs et les courroies des boucliers, de sorte que, en s'éveillant, l'armée ennemie, privée de l'usage de ses

armes, dut prendre la fuite et périr sous les coups des Égyptiens.

En plaçant côte à côte le texte biblique et celui d'Hérodote, on peut tirer quelque lumière de ces obscurs et peu vraisemblables récits en émettant l'hypothèse que les troupes de Sennachérib furent victimes d'une épidémie de peste bubonique, maladie dont les rats sont les plus manifestes porteurs.

Nous sommes ainsi conduits jusqu'au chapitre 39 du *Livre d'Isaïe* qui fait état d'une visite que le fils du roi de Babylone rendit à Ézéchias ; celui-ci s'empressa de faire admirer à son visiteur toutes les richesses dont il disposait. Inquiet, Isaïe vint trouver le roi lui demandant ce qu'avaient vu les visiteurs. « Tout ce que contient de précieux mon palais », répondit fièrement Ézéchias. Le prophète proféra alors ce terrifiant oracle :

Écoute la parole de YaHWeH des armées : des jours viendront où tout ce que contient ton palais, tout ce qu'ont amassé tes pères sera emporté à Babylone. Et l'on prendra les fils qui sont issus de toi et que tu as engendrés pour qu'ils deviennent eunuques dans le palais du roi de Babylone. (*Is*, 39, 5 – 7)

Ce qui apparut à Ézéchias comme une prophétie rassurante, car il en avait conclu que ces malheurs ne surviendraient pas aussi longtemps qu'il vivrait ! Comme le disait la marquise de Pompadour à Louis XV qui s'affligeait de la défaite de

Rossbach (1757) : « Après nous le déluge ! » En fait, la mort d'Ézéchias survint à une date mal précisée qui se situerait entre ~697 et ~687 selon les sources que l'on consulte. La chronologie des rois d'Israël et de Juda a fait l'objet de discussions érudites parmi lesquelles il serait imprudent de trancher avec une téméraire fermeté.

Le décès d'Ézéchias ne marquera pas la fin du royaume de Juda, comme le laissait entendre cet oracle. Bien que bouleversé par maintes tribulations politiques — que les prophètes attribueront à la colère de YaHWeH provoquée par les « infidélités » des rois et de leurs sujets —, le royaume gardera une relative autonomie durant près d'un siècle au prix de coûteux tributs versés à Ninive.

C'est avec ce trente-neuvième chapitre que se termine la partie du *Livre d'Isaïe* que les exégètes contemporains ont attribué au Proto-Isaïe, auteur qu'ils identifient au prophète, fils d'Amos, dont l'action se serait exercée, et la parole exprimée, durant quelque quarante ans dans la seconde moitié du VIII^e siècle avant notre ère. Par l'intermédiaire d'une éloquence au style flamboyant, à travers d'inquiétantes menaces, Isaïe entend néanmoins conforter le peuple et les rois de Juda, en leur rappelant les promesses faites jadis à David et en les pressant d'obéir d'un cœur sincère aux préceptes et aux interdits de la Loi. Il sera à la fois un

mystique sensible à l'inspiration de YaHWeH et fidèle à la tradition judaïque, ainsi qu'un observateur lucide de la géopolitique de son temps, qui conseillera aux souverains juifs de garder une prudente neutralité entre les grandes puissances politiques qui les entourent et les menacent.

Le Deutéro-Isaïe

Tournons la page. Nous nous retrouvons au chapitre 40 du livre d'Isaïe. Une coupure radicale s'est faite dans le texte. Le contexte historique s'est complètement transformé. Nous ne sommes plus au VIII^e siècle avant notre ère. Près de deux cents ans se sont écoulés depuis le temps où le Proto-Isaïe prédisait à Ézéchias la ruine de son royaume. Entre-temps la puissance assyrienne a connu une fulgurante ascension qui, au moment de son développement maximal au milieu du VII^e siècle, s'étendait en un vaste croissant depuis le sud-ouest de l'Iran actuel jusqu'à la Basse-Égypte, en touchant au sud de l'Asie Mineure, à la Babylonie et au corridor syro-palestinien. Mais les pieds de ce colosse étaient pétris d'argile. Les prévarications des gouverneurs et des hauts fonctionnaires, l'invasion des frontières par des peuples étrangers et le réveil de la Babylonie sonnent la chute de l'empire assyrien. Naît alors à Babylone un nouvel empire (on l'appellera néo-

babylonien) qui, de ~626 à ~539, ayant secoué le joug assyrien se vêtira des dépouilles de ses anciens maîtres.

En ~598, après avoir dépêché vers le royaume de Juda des troupes de mercenaires, le roi de Babylone Nabuchodonosor II marche en personne contre Jérusalem. La ville est conquise et l'on assiste à une première déportation de prisonniers vers Babylone. Sédécias, un fils du roi détrôné, remplace son père à la tête de l'État. Mais il commet l'imprudence de se rebeller contre la tutelle babylonienne. Nabuchodonosor revient vers Jérusalem qui succombe après un siège de deux ans. Le temple et le palais royal sont pillés et incendiés, la ville dévastée et les fils de Sédécias égorgés. Celui-ci, après avoir eu les yeux crevés, fut déporté avec une importante part de l'élite du peuple judéen vers la capitale du conquérant. Ce fut la fin du royaume de Juda.

Mais la roue de la fortune continue à tourner. Aux environs de ~557 le roi des Perses, Cyrus II dit le Grand, entreprenait la conquête d'un empire qui, s'étendant des frontières de l'Inde jusqu'aux cités grecques de l'Asie Mineure, deviendrait le plus grand qui ait existé jusque-là. Ses randonnées militaires l'amènent en ~539 aux portes de Babylone. Magnanime dans ses visées impériales, il accorde par décret aux peuples conquis le droit de préserver leurs libertés

religieuses et leurs particularités culturelles. Il est alors permis aux Juifs exilés en Babylonie de retourner au pays d'où leurs aïeux avaient été chassés.

C'est dans ce contexte historique que se situe l'activité prophétique du Deuxième Isaïe, l'auteur des chapitres 40 à 55 du *Livre d'Isaïe*. Nous ne savons presque rien des circonstances qui ont marqué sa vie, sinon quelques hypothétiques détails que l'on a inférés à partir de ses écrits. À plusieurs reprises, il parle d'un mystérieux serviteur souffrant (chapitres 42, 43, 49, 50, 52, 53) dont on ne saurait dire s'il s'agit du peuple juif qui vivait en exil sous le joug des rois de Babylone ou de lui-même contraint d'assumer sa douloureuse vocation de prophète, ou même de YaHWeH dont les juifs se sont détournés en cessant d'observer ses enseignements et ses décrets.

Le Seigneur YaHWeH m'a ouvert l'oreille et moi je n'ai pas résisté, je ne me suis pas dérobé. J'ai tendu le dos à ceux qui me frappaient, et les joues à ceux qui m'arrachaient la barbe ; je n'ai pas soustrait ma face aux outrages et aux crachats. [...] Objet de mépris, abandonné des hommes, homme de douleur, familier de la souffrance, comme quelqu'un devant qui on se voile la face, méprisé, nous n'en faisons aucun cas. Or, ce sont nos souffrances qu'il portait et nos douleurs dont il était chargé. Et nous, nous le considérons comme puni, frappé par Dieu et humilié. Mais lui, il a été transpercé à cause de nos crimes, et écrasé à cause de nos fautes. Le châtement qui nous rend la paix

est sur lui et dans ses blessures nous trouvons la guérison. (*Is*, 50, 5 – 7 ; 53, 3 – 4)

Par la suite, bien après le moment où ces paroles furent proférées par le Deutéro-Isaïe afin de décrire symboliquement le sort funeste auquel ses auditeurs étaient alors soumis, les chrétiens verront en elles une préfiguration de la passion du Christ Jésus, dont les souffrances et les humiliations vinrent racheter les fautes des pécheurs et leur redonner la *paix* et la *guérison*. Cette voie qu'emprunteront abondamment les Pères de l'Église était déjà tracée au I^{er} siècle par les auteurs du Nouveau Testament. Par exemple, *Matthieu* (8, 16 – 17) explique que les guérisons et les exorcismes opérés par Jésus l'avaient été afin que « s'accomplît l'oracle du prophète Isaïe » : *Il a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies*. Le chapitre VIII des *Actes des Apôtres* met en scène l'apôtre Philippe et un eunuque éthiopien lisant ce passage du *Livre d'Isaïe* que Philippe interprète en le rapportant à la vocation de Jésus. *Luc* (4, 16 – 21) raconte un épisode qui se serait déroulé dans la synagogue de Nazareth au début de la vie publique de Jésus, alors qu'il fait part à ses auditeurs de la mission dont il se dit investi.

Il entra selon sa coutume le jour du sabbat, dans la synagogue, et se leva pour faire la lecture. On lui remit le livre du prophète Isaïe et, déroulant le livre, il trouva le passage où il était

écrit : L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a sacré par l'onction, pour porter la bonne nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer en liberté les opprimés. (Is, 61, 1) Il roula le livre, le rendit au servent et s'assit. Tous dans la synagogue avaient les yeux fixés sur lui. Alors il commença à leur dire : « Aujourd'hui ce passage de l'Écriture s'accomplit pour vous qui l'entendez. »

Le Deuxième-Isaïe se voit chargé d'une audacieuse tâche : redonner courage aux juifs exilés, dont bon nombre sont convaincus que leur Seigneur les a abandonnés et que la défaite subie par leurs pères aux mains des étrangers fut provoquée par l'impuissance de leur dieu national face aux dieux des peuples qui les ont conquis.

De cette réflexion jaillira l'image d'un peuple grandi par l'épreuve qui se terminera par la providentielle libération opérée par la conquête perse. Cyrus sera vu comme le Messie, l'Oint du Seigneur jadis promis au peuple juif. Par ces grandioses événements, la figure de YaHWeH acquiert une ampleur qu'il n'avait pas jusque-là connue. Du dieu exclusif du petit peuple juif, il devient, par la vertu des conquêtes de Cyrus, le Dieu unique qui préside à la destinée de l'humanité tout entière et le créateur et le maître de tout l'univers.

Ainsi parle YaHWeH, ton rédempteur, celui qui t'a modelé dès le sein maternel, c'est moi, YaHWeH, qui ai fait toutes choses, qui, seul, ai déployé les cieux et affermi la terre ; qui réduis à

néant les signes des augures et fais divaguer les devins, qui fais reculer les sages et tourne leur science en folie ; qui confirme la parole de mon serviteur et fais réussir les desseins de mes envoyés ; qui dis à Jérusalem : « Tu seras habitée » et aux villes de Juda : « Vous serez rebâties » [...]

Ainsi parle YaHWeH à son messie, à Cyrus dont j'ai saisi la main droite pour faire plier devant lui les nations et désarmer les rois, pour ouvrir devant lui les vantaux, pour que les portes ne demeurent plus fermées. C'est moi qui vais marcher devant toi, j'aplanirai les cahots, je briserai les vantaux de bronze, je fracasserai les verrous de fer et je te donnerai des trésors secrets, des richesses cachées, afin que tu saches que je suis YaHWeH, le Dieu d'Israël, celui qui t'appelle par ton nom. (Is, 44, 24 – 26 ; 45, 1 – 3)

Le Trito-Isaïe

Les onze derniers chapitres du *Livre d'Isaïe* semblent présenter une rupture nouvelle d'avec les textes attribués au rédacteur précédent. Il semble que ces chapitres furent rédigés après que furent revenus à Jérusalem les descendants des Juifs exilés par la conquête babylonienne. On y reconnaît certes des ressemblances avec les chapitres antérieurs — le thème de l'unicité et de l'universalité de YaHWeH, dieu d'Israël promu au rang de Divinité de tous les peuples de la terre, y est développé avec encore plus de force —, mais le lecteur ne peut manquer d'être frappé par le disparate de cet ensemble qui semble avoir été formé, à

la manière d'une courtepointe, en cousant entre eux des morceaux empruntés à des sources différentes et appartenant à des genres littéraires bien distincts. On y trouve des récits, des poèmes qui pourraient provenir d'un recueil de psaumes et des visions apocalyptiques, où les justes du peuple choisi sont exaltés et bénis, alors que « les fils de sorcières, croisements d'un adultère et d'une prostituée » sont, à travers les élans d'un lyrisme passionné, voués aux plus terribles punitions. Par ces discours ardents, le prophète tente de raffermir le courage vacillant des enfants des déportés qui retrouvèrent en revenant en Judée une capitale dévastée et un temple détruit.

Devant ce texte disparate, les commentateurs contemporains se sont divisés en trois groupes. Certains — ils constituent la majorité — estiment que ces derniers chapitres du *Livre d'Isaïe* ont été formés en regroupant pêle-mêle sans suivre une trame continue des fragments de natures diverses rédigés à des dates indéterminées par des auteurs anonymes. Le seul critère qui les rassemblerait serait qu'ils furent tous rédigés après le retour de l'Exil ; ils constitueraient donc une suite normale aux écrits du Deutéro-Isaïe.

D'autres exégètes, s'appuyant sur quelques ressemblances entre les deux ensembles de textes, pensent que les chapitres 56 à 66 furent rédigés par

l'auteur des chapitres 40 à 55, après qu'il fut revenu à Jérusalem avec les autres exilés. Enfin, un dernier groupe, adoptant une attitude intermédiaire, estiment que les chapitres 56 à 66 proviennent d'un même auteur, distinct du Deutéro-Isaïe, qui aurait œuvré à Jérusalem dans les décennies qui suivirent le retour des exilés. Mais la vraisemblance de cette position est mise à mal par le caractère disparate des morceaux dont ces chapitres sont composés.

Avant de quitter le *Livre d'Isaïe* pour nous tourner vers l'œuvre des autres prophètes, revenons quelque peu en arrière vers les chapitres 24 à 27 que nous avons, sans autre forme de procès attribués au Proto-Isaïe.

Nous aurons compris en examinant sa structure désordonnée que ce livre biblique résulte de rédactions successives, ainsi que d'interpolations et de fusions de textes d'origines diverses, sans que nous sachions par qui et à quelles époques ces opérations furent exécutées. S'il y eut un réviseur qui vint mettre la touche finale à la rédaction de ce texte, il faut craindre que nous ne sachions jamais son nom, ni le moment où il se serait livré à cette brouillonne opération. Cet ensemble de textes paraît manquer d'ordre et de cohérence et on hésite à citer à son propos ce que Nicolas Boileau disait de l'Ode dans son *Art poétique* :

« Son style impétueux souvent marche au hasard / Chez elle un beau désordre est un effet de l'art. »

Rompant avec le contexte où se situent les chapitres qui les précèdent et les suivent, les chapitres 24 à 27 s'engagent dans un genre littéraire, le genre apocalyptique, que l'on retrouve à diverses reprises dans les livres de la Bible, comme, par exemple, chez Ézéchiël, Daniel, Joël et Zacharie, et dans le Nouveau Testament avec les discours de Jésus et les épîtres de Paul annonçant la fin prochaine des Temps. Le *Livre de l'Apocalypse* qui vient clore la Bible chrétienne est tout entier consacré à ce genre littéraire. Et nous ne parlons que des textes canoniques. À ceux-là il conviendrait de joindre de fort nombreux écrits apocryphes et des pseudépigraphes qui se sont greffés en marge des textes officiellement reconnus par les autorités juives et chrétiennes. Ce genre littéraire, qui serait apparu au moment où le peuple juif était exilé à Babylone, est caractérisé par la relation de visions terrifiantes associées à des catastrophes et des bouleversements précurseurs de la fin des temps.

Ces quatre chapitres ne sauraient être attribués au calame du Proto-Isaïe. On pense qu'ils auraient été rédigés au V^e ou au IV^e siècle avant notre ère, donc bien après le temps où aurait vécu Isaïe, le fils d'Amos, contemporain des rois Achaz et Ézéchias, et qu'ils

auraient peut-être été, chronologiquement, parmi les derniers fragments insérés dans ce livre prophétique.

Voici que YaHWeH dévaste la terre et la ravage, il en bouleverse la face et en disperse les habitants. [...] La terre sera brisée et complètement mise à sac, car YaHWeH a prononcé cette parole. La terre est en deuil, elle dépérit, le monde s'étiolé, il dépérit, tout comme l'élite du peuple. La terre est profanée sous les pieds de ses habitants, car ils ont transgressé les lois, violé le décret, rompu l'alliance éternelle. C'est pourquoi la malédiction a dévoré la terre, et ses habitants en subissent la peine. C'est pourquoi les habitants de la terre ont été consumés. [...] Et il arrivera, en ce jour-là, que YaHWeH sévira contre l'armée d'en haut, et les rois de la terre seront rassemblés. Troupe de prisonniers conduits à la fosse, ils seront enfermés dans la prison et, après de nombreux jours, ils seront châtiés. La lune sera confuse, le soleil aura honte, car là YaHWeH, le dieu des armées, est roi sur la montagne de Sion et à Jérusalem, et sa gloire resplendit devant les anciens. (*Is, 24, passim*)

Mais le genre apocalyptique ne saurait suffire à la verve du (ou des) rédacteur de ces quelques chapitres, où se côtoient et s'entremêlent plusieurs genres littéraires bien distincts, comme des psaumes, des cantiques, des prières et des hymnes d'action de grâces, qui viennent alléger le style menaçant des visions apocalyptiques. Rebelle aux efforts des traducteurs, l'écriture devient heurtée, saccadée, hachée de répétitions, comme si le rédacteur était la proie de trances suscitées par une trop vive émotion.

Puis, après les terrifiantes prophéties du chapitre 24, YaHWeH conviera au chapitre suivant tous les peuples de la terre à un splendide festin fait de « viandes grasses et moelleuses et de vieux vins bien décantés. » Car il a « détruit sur la montagne le voile qui voilait tous les peuples et le tissu tendu sur toutes les nations ; et il a fait disparaître la mort à jamais et essuyé les pleurs sur tous les visages. »

L'Ascension d'Isaïe

On se serait attendu à ce qu'un personnage aussi important dans la littérature biblique, qui avait inspiré sous son nom tant d'ajouts et d'interpolations dans le livre canonique d'Isaïe, aurait par la suite inspiré chez les juifs et les chrétiens de nombreux pseudépigraphes. Or, il n'en est rien. On n'a retrouvé qu'un seul ouvrage de ce type qui soit rattaché à la mémoire du prophète : on l'appelle *l'Ascension d'Isaïe*. Cet ouvrage, comme le livre canonique, a connu un destin éditorial mouvementé.

On en connaît des fragments rédigés en grec, en copte, en latin et en vieux slavon, mais on n'en possède qu'une seule version complète écrite en guèze, langue qui fut parlée en Éthiopie jusqu'au XIV^e siècle et qui est encore utilisée comme langue liturgique par quelques groupes chrétiens de ce pays. Le texte que nous

possédons résulte d'un regroupement de trois parties respectivement appelées *Le martyre d'Isaïe*, *Le Testament d'Ézéchias* et *l'Ascension (ou la Vision) d'Isaïe*, regroupement qu'aurait effectué au II^e siècle un chrétien anonyme.

La première partie semble provenir d'une version perdue qui aurait été écrite en hébreu ou en araméen. Elle brode autour du chapitre 21 du *II^e Livre des Rois*, qui nous montre Manassé, fils d'Ézéchias, se livrant à des actes que réprovoque le regard de YaHWeH. Il traite d'un épisode, sans doute légendaire — aucun texte canonique ne le mentionne —, affirmant qu'Isaïe aurait été martyrisé sous le règne de Manassé à l'instigation d'un faux prophète. Par la suite, on assiste à un recensement attentif du monde des démons. Certains commentateurs ont vu dans *Le martyre d'Isaïe* une évocation des persécutions que le roi séleucide Antiochos IV (~175 – ~163) infligea aux juifs, ce qui provoqua le soulèvement de la famille sacerdotale des Maccabées. D'autres voient dans ce récit un écho de l'assimilation par la culture juive hellénisée du mythe grec d'Adonis qui, par des séjours alternés sur la terre et au fond des Enfers, symbolisait le rythme des saisons, où la nature, au retour du printemps, retrouve une vie nouvelle après avoir été dévastée par les rigueurs de l'hiver. On a aussi vu dans cette première partie la main d'un membre de la secte essénienne de

Qumran, pour qui le prophète Isaïe semblait être la préfiguration de leur leader, le maître de Justice.

La deuxième partie, le Testament d'Ézéchias, aurait été écrit par un chrétien vers la fin du I^{er} siècle. Le chef des démons, Bélial (ou Béliar) y apparaît comme la figure de l'Antéchrist, qui se serait incarné en l'empereur Néron, tout comme le Fils de Dieu s'était incarné en la personne de Jésus de Nazareth. Les persécutions que l'empereur fit subir aux chrétiens seraient la réalisation des violences et des désordres qui devaient précéder l'avènement de l'âge messianique.

La troisième partie a elle aussi été attribuée à un auteur chrétien, qui aurait vécu au début du II^e siècle quelque temps après le précédent. Bien que le genre apocalyptique parcourt abondamment cette partie, on y trouve des allusions à l'histoire de l'Église primitive qui recourent la *I^{er} épître de Pierre*, la *I^{er} épître à Timothée* — que la tradition attribuait à Paul —, ainsi que des informations contenues dans les lettres de ce Clément, qui aurait été l'un des successeurs de Pierre à la tête de l'Église de Rome. On y trouve aussi une description des sept degrés du Ciel apparentée à celle que l'on peut lire dans le *I^{er} livre d'Hénoch*, ouvrage apocryphe.